

*Ma chère femme,*

*JE SOUHAITE que tu lises cette lettre au petit matin. Dans ces minutes où, toi et moi, nous tentions quelquefois, à notre façon, d'éloigner les incendies du monde. Sois forte comme j'essaie de l'être au moment où je t'écris ces mots. Les pressions sur ma personne se font plus intenses et les menaces, à peine voilées, ne laissent plus aucun doute sur le sort que certains croient devoir me réserver. Mais j'accumule les preuves. Opiniâtement. Elles sont, tu le devines, accablantes. J'anticipe les stratégies procédurales, tu connais l'aplomb ébonté de nos hommes de loi. J'affine le dossier jusqu'à en perdre le sommeil et j'irai jusqu'au bout. Nommer certaines choses est devenu un délit et non le fait que ces choses existent. Je vois ton visage qui m'implore d'être prudent, de même que je n'oublie pas tes mots : « Dieu que je suis chanceuse de m'endormir et de me réveiller auprès d'un gentilhomme ! » Mais d'autres codes gouvernent l'époque. Qui nous exilent dans une disgrâce aussi brutale qu'elle nous fait bonneur. Laisse couler tes larmes, mais ne plie jamais le genou. Jamais.*

*L'étau se resserre. Un ami, perdu de vue depuis des années, m'a rendu visite il y a quelques jours. Visiblement en mission. Pour me rappeler que j'avais une femme et une fille. Que la vie recelait bien des charmes. Que ma voiture n'était plus très confortable pour les rues défoncées de la capitale. Que, pour un juge de mon calibre, il existait des quartiers bien plus agréables que celui où nous vivons. J'ai souri sans répondre. Il est parti avec un rictus qui était à la fois un étonnement et un regret. Hier, deux hommes à moto m'ont suivi jusqu'au virage menant à la maison et, en dépassant la voiture, l'homme assis à l'arrière a juste soulevé son tee-shirt pour me faire voir son 9 mm. Et puis il y a cette voix au téléphone, qui ricane quand je réponds, m'insulte. Ou se contente de murmurer mon nom dans un souffle démentiel. Certains collègues jettent sur moi un regard apeuré, fuyant, vide, et ne s'attardent plus en ma compagnie. D'autres s'attendent à ce que je rentre dans les rangs comme eux. Ceux-là me gratifient d'une moue complice, comme si l'on s'était croisés dans la lumière glauque d'un bordel. Je ne me sens aucune fraternité ni avec les uns ni avec les autres. Mais je ne partirai pas. Il y a toujours eu ceux qui partent et ceux qui restent. Je fais partie de ces derniers. Avec la musique, j'ai déjà accosté tous les ports du monde. Ce rêve de grand large, je l'ai transmis à Brune, notre fille. Chaque fois que tu l'embrasseras sur les paupières, tu lui rappelleras de ne jamais souiller son regard, de laisser l'ombre derrière elle. Toujours. L'ombre, c'est parfois des amis, des*

*amours. Pour elle, ce sera peut-être un pays. Qui sait ? Si jamais elle veut partir, surtout, laisse-la faire. En croyant la perdre, tu la sauveras. Dis à tous ceux qui me pleureront mon infinie tendresse pour eux. Appuie-toi sur ton frère Pierre. C'est le plus solide, le plus lucide d'entre nous.*

*J'aime ta douceur, j'aime tes silences. Après toutes ces années, je mange encore tes repas et ton corps avec le même appétit. Le lit sera très froid, la chambre vide. Pardonne-moi.*

*À tous ceux qui viendront te consoler en te disant qu'ils ont perdu courage et espoir ou qu'ils s'en remettent à Dieu, réponds que tout cela est arrivé parce qu'ils ont feint de ne pas savoir et qu'ils n'ont pas voulu voir. Dieu n'est que leur paravent.*

*Je souhaite, à la toute dernière seconde, entendre encore chanter Brune. Nous avons tant besoin de ces voyages aveugles, sans filets, sans garde-fous, vers la beauté.*

*Ton époux*

*Raymond*

QUAND CYPRIEN RALENTIT AU FEU ROUGE, les hurlements des sirènes sont encore loin derrière lui. Hanté par les images de la nuit, il ne les entend pas et allume machinalement la radio. *Tu es une merveille de la nature ! Un peuple de génies créateurs ! Tu es Audi ! Tu es Haïti !* Son étrange rêve se mélange à ces mots qui, depuis quelques semaines, ont pris possession d'une part importante de son cerveau : *Audi ! Haïti !* Mais la parole pressante, inquiète, des journalistes n'étant jamais loin, elle balaie rêve et Audi comme une tempête noire. Difficile d'annoncer avec le plus grand calme que des champs entiers de petit mil sont rongés par un champignon, que le principal hôpital public ne dispose plus de médicaments, de coton ni de gants stériles, que des personnes sont tuées pour avoir retiré quelques billets d'une banque ou qu'un juge comme Raymond Berthier a été assassiné pour avoir voulu trop savoir. Ici, vivre, c'est dompter les chutes. La ville est

un chaudron et il faut viser l'écume pour ne pas aller racler le fond. Des deux mains, Cyprien s'accroche au volant de sa voiture. Une autre partie de ce même cerveau se doit tout de même d'être attentive aux passants et aux deux motos qui surgissent à sa gauche, au *tap tap* bondé qui freine devant lui le temps qu'un passager saute à l'arrière, à la moto qui se faufile entre sa voiture et le *tap tap*. Il fait chaud. Trente-trois degrés à l'ombre peut-être. La foule, grouillante, bavarde, se presse sur une étroite bande de trottoir, entre les étals et les paniers des marchandes à même le sol. Les immondices n'ont pas été ramassées depuis trois jours. Cyprien supporte de moins en moins ce chapelet de malheurs égrené tous les jours, toutes les heures, la canicule, la rumeur de la foule et les odeurs des caniveaux. Il règle le climatiseur à vingt degrés. *Full blast*, comme auraient dit ses collègues ! Le feu passe au vert. Dans sa modeste Hyundai Tucson, le climatiseur tourne maintenant à plein régime. À vingt degrés Celsius dans l'habitacle, le fond du chaudron, tu finis par l'oublier ! Et les mauvaises nouvelles avec ! Il ajuste, au-dessus du tableau de bord, le diffuseur de ce parfum au patchouli trop sucré selon Brune, mais lui l'aime. Vulgaire, ce parfum, lui a-t-elle même dit un jour. Il y pense encore et se souvient de lui avoir rétorqué que,

de toute façon, elle avait toujours des avis tranchés sur tout, et qu'il ne changerait pas ce parfum. Cyprien écoute d'une oreille distraite et pour la énième fois à la radio cette voix chaude vanter, entre deux malheurs, les mérites de l'Audi quattro : *Tu es une grande merveille de la nature. Tu es une nation légendaire d'épopée, tu es un peuple de braves, résilient, tu es Audi, tu es Haïti, le pays de la quattro*. Autant Cyprien aime cet engin rutilant, puissant, racé (les Allemands, vraiment, chapeau !), autant il lui est difficile, malgré cette voix visiblement travaillée, de faire le lien entre Audi et Haïti. Audi et Haïti, il fallait tout de même la trouver, celle-là. Le flou solidement installé dans sa tête, son intelligence mise sous chloroforme, il réécoute souvent ces mots qui sonnent fort. Carillonnent. Mais qui, mis bout à bout, ne disent rien. Le rien du grand vertige. Qui vous ramollit le cerveau. Les publicités ont cette vertu-là, celle de rendre l'improbable tout à fait vraisemblable.

Le rugissement de la sirène se rapproche, le clignotement du gyrophare aussi. Les passants des deux côtés ralentissent leur marche et tournent la tête. Cyprien ne remarque rien. L'étrange rêve de la nuit ne le lâche pas non plus. Étrange n'est peut-être pas le mot exact. Il lui semble que ce rêve est un pressentiment, une prémonition, émergeant de la partie la plus enfouie de